

CONSPIRATEURS DU MIDI SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

de Ernest Daudet

extrait de la Revue du Midi 1901, pages 361 à 375.

Le Midi a fourni à la Révolution des acteurs insignes, - Mirabeau et Vergniaud pour ne citer que deux des plus illustres, - et à côté d'eux, toute une légion de comparses 'dont les actes n'ont laissé clans l'Histoire qu'une trace sans profondeur, effacée aujourd'hui avec leur nom qui ne brilla qu'un jour. Dans de précédentes études (1), j'ai retracé les aventures de quelques-uns d'entr'eux.

(1) Voir les ouvrages d'Ernest Daudet : Les Bourbons et la Russie - Les Emigrés et la Seconde Coalition - Coblenz - Histoire des conspirations Royalistes du Midi - La Police et les chouans.

Depuis, en étudiant les évènements qui suivirent le neuf Thermidor et la chute de Robespierre, j'en ai découvert d'autres qui méritent comme ceux dont j'ai déjà parlé d'être un moment tirés de l'oubli. Cette exhumation passagère m'a paru devoir intéresser d'autant plus les lecteurs de cette revue qu'enfants de la terre méridionale, les héros de ce récit se présentent à nous avec toutes les qualités et tous les défauts de la race, généreux comme elle, désintéressés, fougueux et prompts aux illusions. Ces illusions furent la source et la cause des tragiques péripéties de leur existence. Elles expliquent comment en défendant, les armes à la main, des convictions sacrées, ils se laissèrent entraîner à commettre de véritables forfaits et purent, au moins certains d'entr'eux, descendre, en certaines circonstances, au rang des plus bas criminels.

Malgré tout cependant , et s'il convient de les plaindre, on ne saurait les mépriser, moins encore les flétrir. Ils ont vécu dans des temps où tout était iniquité et violence, où les excès des meurtriers qui s'étaient emparés de la patrie avaient ramené les citoyens aux lois primitives de la défense naturelle et déterminé dans toutes les âmes l'indifférence devant la mort. Elle ne comptait plus ni pour soi, ni pour autrui. Il n'en coûtait pas plus de la donner que de la recevoir. C'est de ces vérités surtout qu'il faut se pénétrer quand on veut étudier en toute impartialité, sans passion ni colère, les évènements et les acteurs de ces jours calamiteux et sanglants.

Le premier de ces conspirateurs que je rencontre sur mon chemin se nommait Dominique Allier. Dans toutes les insurrections du Midi, on le retrouve, actif, vigilant, audacieux, toujours debout, ne reculant devant aucun excès, passant à tout instant la frontière pour aller, en Espagne, en Italie, sur les bords du Rhin chercher les ordres des princes émigrés et se procurer des ressources à l'effet d'alimenter les complots qu'il ourdit et les coups de main qu'il prépare. A Jalès, il est le bras droit de Saillans ; dans la Lozère, il prend part au soulèvement qu'a fomenté Charrier et auquel est mêlé son frère le curé Claude Allier qui y perdra la vie ; à la veille du dix-huit fructidor, il est le lieutenant du baron de Saint-Christol dans une tentative victorieuse sur la citadelle du Pont-Saint-Esprit et enfin, il est associé au marquis de Surville quand celui-ci, au mois d'août 1798, est arrêté dans la Haute-Loire. C'est là d'ailleurs la dernière aventure de Dominique Allier. Deux mois plus tard, conduit à Lyon, il y était exécuté.

Quelques traits feront connaître ce que valait cet homme en tant qu'énergie et témérité. En 1793, après la défaite des insurgés de la Lozère et l'arrestation de son frère, il s'était enfui, vaincu, désarmé, mais non découragé et résolu à de nouvelles entreprises que ne facilitaient que trop les rébellions isolées dont les Cévennes étaient le théâtre. Au mois de septembre, tandis que son frère dont il ignorait le sort montait sur l'échafaud, lui-même errait aux confins de l'Ardèche du côté du Gard, dans les bois de Saint-Florent, cherchant à s'emparer de la citadelle d'Alais. Il avait pour second dans cette tentative, un individu du nom de Fontanieu dit Jambe-de-bois, propriétaire du pays, jeté comme lui dans l'insurrection par ses convictions royalistes. Par malheur pour ces rebelles, le nouveau projet procédait du même système que tous ceux qui avaient successivement échoué. C'étaient toujours des mouvements isolés, commencés sans ordre, en dehors d'un plan d'ensemble, et destinés, faute de secours extérieurs, à finir misérablement. Mais, telle était l'ardeur de Dominique, tel son désir d'attaquer la Révolution qu'il avait perdu toute patience, ne cherchait que les occasions de combattre et de faire du mal à ses ennemis.

En rôdant fugitif dans les environs d'Alais, il fit la rencontre de quelques jeunes gens qui ne voulant pas servir la République, s'étaient dérobés à la conscription. Il n'eut pas de peine à les rallier à ses projets. Ils se réunissaient tous les jours en un endroit désigné sous le nom de « *Chambre verte* ».

C'est là que les plans étaient arrêtés, de là que partaient à l'adresse d'hommes, sur le zèle desquels on comptait, des missives dans le genre de celles-ci.

« D'après l'arrêté que nous avons pris avec mes associés, tout nous présage le plus heureux succès. Nous avons donc convenu de prendre les armes au plutôt, ce qui pourra être vers le 7 ou le 8 septembre prochain. Je t'ordonne donc, au nom de Louis XVII, de prendre les armes et de faire préparer tes gens, de t'en procurer le plus grand nombre que tu pourras, de te rendre au moindre signal au lieu indiqué de la Chambre verte. Vous prendrez outre vos cartouches, armes et munitions, des vivres pour trois jours ; vous ferez observer à votre troupe le plus grand silence. Vous ne marcherez que la nuit et vous reposerez le jour. Prenez garde de ne pas faire des imprudences, car, vous feriez manquer notre opération. »

Il fallait une grande audace pour entreprendre une nouvelle levée d'armes, au moment où Charrier et Claude Allier venaient de payer de leur vie l'insurrection de la Lozère. Mais, Dominique Allier possédait le robuste tempérament qui fait les conspirateurs intraitables. Le malheur de ses complices n'avait d'autre effet que d'exciter son zèle pour la cause du roi. Il parcourait les montagnes du Vivarais, renouant des relations avec des anciens chefs du camp de Jalès, ceux du moins qui sortis sains et saufs de l'échauffourée, étaient rentrés chez eux et bientôt, il put compter sur un millier d'hommes résolus. Il se proposait d'en grossir le nombre, en arrêtant des paysans la veille du jour où il voudrait agir, et en les contraignant à marcher. En même temps, il envoyait un espion à Alais pour vérifier si les canons du fort étaient chargés ; il fabriquait des échelles pour entrer dans la place, par escalade, au milieu de la nuit.

Ce projet n'avait aucune chance de réussir et eut-il réussi, il est probable qu'il n'aurait eu d'autre résultat que d'obliger Dominique Allier victorieux, à soutenir un siège dont l'issue n'était que trop facile à prévoir. Mais, il ne lui fut pas donné d'en faire l'expérience. Deux des déserteurs qui connaissaient ses plans, allèrent les dénoncer aux autorités d'Alais. Sur les indications qu'ils donnèrent, Dominique fut arrêté dans la commune de Pont-Cèze, par des gardes nationaux avec deux individus accusés

de lui avoir donné l'hospitalité, et conduit le 9 septembre 1793 dans la citadelle dont il avait voulu s'emparer. On saisit sur lui un passeport couvert de faux visas.

Comment parvint-il à échapper alors au châtement qu'il avait encouru ? Il n'est pas aisé de le préciser. Toujours est-il qu'à force d'habileté, il échappa à une condamnation et au bourreau. Bientôt après, sous le nom de Laurent, il conspirait à Lyon. Arrêté dans cette ville, non reconnu et remis en liberté, il se rend à Nîmes, à Montpellier, ailleurs encore, justifiant ses allées et venues par les besoins d'un prétendu commerce de tabac et de dentelles et si habile à se fabriquer des passeports qu'il se soustrait à toutes les recherches dont il est l'objet.

Au mois d'Août 1795, il résidait à l'armée de Condé. Il existe aux Archives de Chantilly une curieuse lettre écrite par ce prince à l'agent anglais Wickham, le 21 de ce mois et datée de Mulheim dans la Forêt Noire où était installé le quartier général des émigrés.

« Nous vous envoyons, Monsieur, mande Condé, un homme dont je crois pouvoir vous répondre. Il m'a été envoyé, ou il est venu de lui-même plusieurs fois depuis le commencement de la révolution, me dire des nouvelles de son pays dont les habitants depuis 1790, n'ont pas varié un seul instant pour la bonne cause. Il se dit aujourd'hui envoyé par ses concitoyens, et je le crois. Le Gévaudan, le Velay, le Rouergue et le Vivarais, ne demandent pas mieux que de se lever pour la bonne cause, et en ont, dit-il, les moyens. Il vous les expliquera. Ces pays se touchent et le Velay est très près de St-Etienne. Ainsi, vous voyez que cette insurrection peut être très aisément liée avec celle de Lyon, quand il en sera temps.

« Cet homme s'appelle Allier, et est, je crois, frère d'un maître de poste de Pont-Saint-Esprit. Il n'en est pas moins brave. Il était dans Lyon pendant le siège. M. de Précý lui avait donné le commandement d'une compagnie de Chasseurs à la tête de laquelle il a été blessé. Il dit qu'en huit jours, on peut mettre sur pied trente mille hommes armés dans ces quatre petites provinces. Il est chargé de m'assurer que personne ne bougera sans ordre.

« On y manque de chefs comme partout en France. Il m'en demande un, mais je vous avoue que je suis un peu embarrassé pour le trouver. Ici, je n'en connais pas ; mais je pense à un, que je sais bien où trouver. Mais avant de me déterminer, je voudrais que vous me demandiez si, en le faisant se rendre directement à Lausanne (car il est en Italie) vous vous chargeriez de lui. C'est un lieutenant-général qui avait déjà ameuté dans son pays, et qui était, je crois, très capable de jouer un rôle en Espagne, où fut forcé de passer. Mais il fut déjoué par les intrigants. Puis-je lui proposer vingt mille francs d'appointements en l'assurant que d'ailleurs, vous lui donnerez tous les secours dont il aura besoin pour sa besogne. J'attendrai votre réponse avant (le lui écrire, mais je ne répons pas qu'il accepte. »

Sur le vu de cette lettre, Wickham donna à Dominique Allier les moyens de rentrer en France et de regagner les Cévennes. Là, associé à d'autres conspirateurs qui s'y trouvaient déjà, Dominique terrorise le pays. Signalé de tous côtés aux autorités locales, il échappe toujours aux troupes lancées à sa poursuite. Au commencement de 1796, sa tête est mise à prix. Trois mille francs sont promis à qui le livrera. Il se présente un soir chez un maire qui a fait proclamer la promesse dans sa commune.

- Voici ma tête, dit-il. Donne les trois mille francs que j'ai gagnés.

Contraint de s'exécuter, le maire paye.

- Tout réfléchi, déclare Dominique, je reprends ma tête et je garde l'argent.

Le 19 avril, à la tête d'une bande armée, il envahit la commune de Barjac ; il fait fusiller deux officiers de volontaires qui ont menacé de lui résister, procède à un pillage en règle des habitations de patriotes, et disparaît, chargé de leurs dépouilles. Vainement, il est signalé, pourchassé, traqué, une fois encore, il disparaît.

On ne sait trop ce qu'il devient durant les deux années qui suivirent. Mais, pendant l'été de 1798, on le rencontre à nouveau ayant lié partie avec un autre partisan, le baron de Saint-Christol, gentilhomme du Comtat, ancien volontaire à l'armée de Condé, qui venait de reprendre les armes et de se mettre à la tête d'une poignée de rebelles. Saint-Christol et Allier, entrent par surprise au Pont-Saint-Esprit, s'emparent de la citadelle et muni des canons et des munitions qu'ils y ont saisis, ils marchent sur Orange et Avignon. Surpris en route par la nouvelle du coup d'état que le Directoire vient d'accomplir à Paris, ils se dispersent. Saint-Christol parvient à gagner la Suisse tandis qu'Allier va rejoindre dans la Haute-Loire le Marquis de Surville.

A dater de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une fuite perpétuelle. Victorieux à Paris et dans les grandes villes, le Directoire avait résolu d'en finir avec les insurgés du Midi et décrété contre eux des mesures rigoureuses. Après s'être longtemps tenu caché tantôt dans la Lozère ou dans l'Ardèche, tantôt dans l'Aveyron ou dans la Haute-Loire, Dominique Allier fut surpris avec Surville dans une maison de Saint-Pal près Craponne dans ce dernier département. On le trouva tapi comme un renard dans un trou de cave. Impuissant à se défendre contre une troupe de gendarmes et de gardes nationaux, il fut saisi, chargé de chaînes et envoyé à Lyon devant le premier conseil de guerre de la 19^{ème} division militaire. Condamné à la peine de mort, le 23 novembre, il fut guillotiné le même jour sur la place des Terreaux. Au moment où l'exécuteur le couchait sous le couperet, on l'entendit crier :

- Vive le roi ! Adieu, brigands. Un roi est un Dieu sur la terre.

Son compagnon Surville avait été fusillé au Puy quelques jours avant. Quant à Saint-Christol, son complice, lors de l'expédition du Pont-Saint-Esprit, il avait pu passer la frontière et survécut longtemps à ces événements. En 1804, il était à Munich d'où il lançait des protestations contre l'usurpation impériale. En 1812, il était à Berlin et vit passer l'armée française en marche vers la Russie. Enfin, en 1814, il rentra en France avec les Bourbons qui lui accordèrent une pension de retraite de lieutenant-colonel. Contraint de se cacher pendant les Cent Jours, il ne repartit que sous la seconde Restauration. Il avait alors soixante-sept ans. Il mourut en 1819, à Baumes (Vaucluse) où il s'était retiré.

Un autre héros de ces temps agités, c'est le marquis de Bésignan, Joseph Duclaux de Bésignan, né à Mirabel dans la Drôme en 1759 et appartenant à une vieille famille originaire de Nyons. Etabli au château de Bésignan, au centre de ses terres, il avait été longtemps en querelle avec ses vassaux qui lui reprochaient d'abuser de ses droits de seigneur, lorsque arriva dans la province la nouvelle de la prise de la Bastille. C'était le dix-sept ou le dix-huit juillet. Comprenant alors la nécessité de désarmer de vieilles rancunes, il ressembla le même jour dans l'église paroissiale les habitants du village et spontanément, il leur déclara qu'il les déliait de toutes servitudes envers lui « *ne voulant prétendre qu'au seul hommage de leurs coeurs.* » Mais, les coeurs étaient aigris par ses longues exigences. Cette concession volontaire qui avait même le mérite de devancer toutes celles qui allaient être opérées sur un plus vaste théâtre, dans la fameuse nuit du quatre août, était tardive et fut considérée par ceux à qui elle était faite, comme arrachée à celui qui la faisait. Il ne tarda pas à le comprendre, l'attitude de ses anciens vassaux ne lui permettant

plus de douter de leurs véritables sentiments. C'était un homme exalté, fougueux et violent. Sa femme était à son image. On les bravait. Ils bravèrent à leur tour, manifestant leurs opinions contre-révolutionnaires. La guerre entre le châtelain et les paysans devint plus active. Menacé dans sa sûreté, Bésignan se fortifia dans son château, ne dissimulant pas plus son espoir de voir bientôt la royauté triompher de ses ennemis que ses relations avec les émigrés et les organisateurs de rébellions qui commençaient à troubler le Midi. Une telle attitude devait soulever et souleva d'ardentes colères. Le commandant d'un bataillon de volontaires, qui tenait garnison au Buis fut invité par les patriotes à intervenir pour contraindre Bésignan à désarmer. Le 5 mai 1792, Madame de Bésignan écrivait à cet officier.

« Je viens d'apprendre que, d'après la motion qui en a été faite au Club de votre ville, une partie de votre bataillon doit venir désarmer le château que nous habitons. J'ai voulu vous prévenir que mon mari est déterminé à résister à toute entreprise illégale, et quoiqu'il y eût peu de générosité à nous attaquer avant que je sois remise de la chute malheureuse que je fis mardi passé, je vous réponds que je m'aiderai de toutes mes forces à défendre mon mari et mes trois enfants (1). »

(1) Brun-Durand. — Dictionnaire de la Drôme.

Quarante-huit heures plus tard, quatre cents hommes se présentaient devant le château. L'entrée leur ayant été refusée, ils se retirèrent après avoir tiré quelques coups de fusil. Cette manifestation eut pour effet de pousser Bésignan à accroître ses moyens de défense. Bientôt après, il avait réuni tout un arsenal : vingt-deux fusils, dix pistolets, sept à huit hommes résolus. Loin d'en faire mystère, il le proclamait, affirmant que s'il était attaqué, « il aurait en vingt-quatre heures quatre mille défenseurs.

- On peut bien amener des canons, disait-il ; ils ne feront pas plus que mon c.... Je me f de mes agresseurs. J'ai assez de pain pour résister et quand je n'en aurai plus nous mangerons de la bouroulette.

La situation s'aggravait. Le général d'Albignac commandant en chef l'armée de réserve du Midi, décida d'en finir. Dans les derniers jours d'août, un corps de troupes amenant cinq pièces d'artillerie, vint mettre le siège devant le château et après sommation, ouvrit le feu, vomissant la mitraille sur les vieux murs de Bésignan. La canonnade dura trente-six heures, sans que les assiégés consentissent à se rendre. Bésignan et ses huit défenseurs accomplirent des prodiges, tenant en respect les assiégeants qui n'osaient approcher, et continuaient à tirer de loin. Mais, bientôt, divers incendies éclataient, allumés par les boulets et au flanc de la façade, s'ouvrait une large brèche. Avant de livrer l'assaut, le général d'Albignac obéissant à des raisons d'humanité fit savoir secrètement à Bésignan, qu'il lui accordait trois heures pour s'enfuir. Obligé de s'avouer vaincu, le Marquis se résigna. Le 28 août au lever du jour, on put constater que le château était abandonné. A la faveur de la nuit, les assiégés avaient disparu.

A dater de ce jour, l'existence de Bésignan n'est plus qu'une existence de nomade, qui le conduit à Lyon, après le neuf thermidor, et l'associe à tous les plans d'émeutes et de soulèvement, ourdis dans cette ville par les émigrés rentrés. Dans un rapport de police qui est sous mes yeux et qui fut rédigé en 1796, alors que Bésignan avait laissé saisir ses papiers sur la frontière suisse, tandis que lui-même parvenait à la franchir, on trouve un résumé très fidèles de ses pérégrinations et de ses actes.

Il avoue dans ses lettres qu'il n'a jamais cessé depuis le commencement de la Révolution, de travailler sourdement à opérer des mouvements pour rétablir la royauté dans toute l'étendue de ses prérogatives. En 1792, il commandait, pour le Roi, dans une très grande partie de la ci-devant Provence. Devenu suspect, par sa conduite, aux habitants du district de Nyons, vers le mois d'Août de la même année, ils s'insurgèrent contre lui, l'assiégèrent dans son château qu'il défendit, pendant plusieurs jours soutenu par des conspirateurs comme lui, qu'il avait réunis aux gens de sa maison, ainsi qu'au moyen des ressources en armes et munitions de guerre dont il avait eu soin de s'approvisionner. Mais obligé de céder au nombre, à la faveur de la nuit, il parvint à sortir du château avec sa famille et ses complices : lui seul échappa aux poursuites à l'aide de déguisement et de faux passeports, arriva aux frontières et joignit l'armée de Condé.

En janvier 1793, il fit un voyage en Italie, présenta des plans au Pape dans les vues de l'engager à lever des troupes, pour agir avec la Coalition, comme étant intéressé à rentrer dans la propriété du Comtat Venaissin. De retour à l'armée de Condé, il y a été employé, et des certificats, trouvés dans ses papiers, prouvent qu'il a fait deux campagnes contre la République. Pendant son séjour à cette armée, il s'est mis en relation avec les ministres de Vienne et d'Angleterre, résidant près les émigrés, a entretenu des correspondances avec ses parents et autres ennemis de l'Intérieur, et possédait déjà le plan d'insurrection contre-révolutionnaire qu'il a organisé, depuis, dans le Midi, ainsi qu'on le démontrera dans la suite de ce rapport.

Les entreprises de la Coalition n'obtenant aucun succès, il imagina de s'introduire en France à la faveur de la réaction du neuf thermidor, pour la servir dans l'intérieur. Ce fut vers le commencement de Ventôse an III qu'il vint, par la Suisse, à Lyon où il avait des intelligences ainsi qu'à Avignon ; il y séjourna peu de temps, se rendit à Paris avec sa femme et ses enfants. C'était dans les premiers jours de germinal, puisque le 12 de ce mois, ayant été reconnu par un député de son Département, il a été arrêté comme émigré, puis élargi, par la surprise faite au Comité de Sûreté Générale qui, l'ayant reconnu, décerna un nouveau mandat contre lui, auquel il parvint à se soustraire en se cachant. A la fin de floréal, il repartit pour Lyon, où il resta sous l'incognito, en prenant différents noms.

L'on doit dire, avant de rendre compte de ses intrigues et de ses menées dans cette commune, que toutes les pièces relatives à ses projets ainsi que sa correspondance avec Louis XVIII et Condé, sont toutes en minutes, écrites de sa main, sauf quelques renseignements de localités, qu'on a trouvés dans les lettres de ses agents et coopérateurs.

Elles donnent de lui l'idée d'un homme à grandes conceptions, embrassant l'ensemble et les détails d'un vaste plan. Doué d'un caractère entreprenant, courageux et persévérant, mais qui s'étant l'ait assez craindre par sa précipitation à vouloir tout brusquer pour arriver à ses fins, a obligé les chefs des émigrés à lui faire attendre longtemps les pouvoirs qu'il a sollicités et même à le subordonner à des agents supérieurs pour le contenir dans l'exécution de son plan.

Aucun des détails contenus dans ce rapport n'était inexact. Les chefs royalistes qui employèrent Bésignan, séduits par son audace et sa faconde, redoutaient les effets de ses exaltations et de ses imprudences. Il s'en irritait, continuant d'ailleurs à substituer ses volontés et ses projets aux ordres et aux plans qu'on le chargeait d'exécuter et ne reculant devant aucune violence, A Lyon, en 1794, il organise une compagnie d'égorgeurs ; il prépare un soulèvement en grand de tout le Midi, afin de

seconder les vues du prince de Condé dont il a surpris les secrets, secrets dont il abuse et s'inspire comme pour obliger ceux qui n'ont pas voulu les lui confier à se repentir de leur défiance.

Un peu plus tard, il est à Besançon, fomentant un soulèvement des troupes républicaines. Entre temps, il apparaît dans le Vivarais, au camp de Condé, auprès du Roi, chez les agents anglais qui résident à Berne et à Bâle. Son audace et son activité sont indomptables et si peu prudentes ses démarches que ses papiers sont enfin saisis à Carrouge, par les agents des douanes, entre les mains d'une fillette de douze ans, qu'il avait employée à les faire passer en Suisse. Leur découverte met à jour tout le complot qu'avaient ourdi les agents de Condé, et dans lequel il était entré malgré eux. Ils espéraient à Lyon, à Besançon, dans l'Ain, dans le Jura, dans les Cévennes et la vallée du Rhône, mettre sur pied quarante mille hommes, toute une armée, marcher sur Paris !!! Brusquement, ces projets furent anéantis grâce à Bésignan qui, dans ce désastre fut encore assez habile et assez heureux pour disparaître et passer à l'étranger, tandis que toutes parts, on arrêtait un grand nombre de ses complices dont lui-même, sans le vouloir, avait livré les noms.

C'est du reste, l'épisode final de sa carrière politique. Il n'apparaît plus dans la suite des péripéties révolutionnaires. Il en est de lui comme de la plupart de ces conspirateurs obscurs ; j'entends ceux qu'à épargnés l'échafaud. Ils ont, durant quelques jours, figuré sur la scène ; ils ont été les agents et les moteurs d'évènements considérables. Puis brusquement, ils se sont éclipsés et l'historien de leurs inutiles exploits reste impuissant à découvrir ce qu'ils sont devenus.

ERNEST DAUDET.

-oOo-